

SUBIMAL MISRA

L'ÉVEIL DES SANS-RIEN  
et autres histoires

*Traduit du bengali en anglais par V. Ramaswamy  
Traduit de l'anglais (Inde) par Éric Auzoux*

ÉDITIONS BANYAN  
Paris

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés.

Titre original :

*The Golden Gandhi Statue From America*

© Subimal Misra, 2010

© Traduction du bengali par V. Ramaswamy, 2010

© Éditions Banyan, 2022

pour la traduction française.

ISBN 979-10-96596-32-4

© Conception graphique :

Guillaume le Guillou, 2022

[www.editions-banyan.com](http://www.editions-banyan.com)

À  
*Jean-Luc Godard*  
*qui m'a appris le langage*



## Avant-propos

Subimal Misra a commencé à écrire en 1967. Dès le départ, il prend ses distances avec la narration conventionnelle, cherchant à introduire le langage cinématographique dans la littérature bengalie. Du fait de problèmes de santé et d'une vue faiblissante, Misra a cessé d'écrire en 2012. Ses anti-histoires, anti-romans, pièce de théâtre, essais et textes divers occupent une trentaine de volumes. Tout en étant totalement ancré dans l'univers vernaculaire bengali, Misra est également cosmopolite, ne cessant de puiser dans la pensée critique et les nouveaux développements du cinéma. Son écriture distille cette sensibilité cosmopolite dans la langue bengalie, le langage constituant le point focal, même s'il pose un regard féroce sur la société qui l'entoure. Bien que le nom de Misra soit une référence iconique parmi certains cercles de lecteurs, d'écrivains, d'artistes ou d'intellectuels, il est pratiquement inconnu du public bengali. Mais cela ne l'affecte pas outre mesure. Il a déclaré ne pas vouloir être un « grand » écrivain mais un écrivain différent, avant de se baptiser pour finir : « non-écrivain ». On peut considérer la France comme la patrie spirituelle de Subimal Misra. En effet, certaines de ses plus importantes inspirations littéraires et cinématographiques se rencontrent dans ce pays : Proust, Sartre, Beckett, Godard, Foucault. La publication de Misra en Français – bien qu'avec quarante ans de retard – constitue un authentique moment de la vie littéraire.

V. RAMASWAMY

Traducteur de Subimal Misra en anglais.



# Introduction

## My sansness<sup>1</sup>

Les histoires présentées ici ont été écrites entre la fin des années 1960 et le début des années 1970. À l'époque, je m'étais aventuré dans une exploration de l'emploi de la technique du montage adoptée par Eisenstein et de ses limites dans un récit. De deux ou trois phrases agencées en séquence émergerait un troisième sens ; jaillissant comme une étincelle, il frapperait de plein fouet la sensation esthétique du lecteur et hanterait son entité cérébrale, à condition qu'il en possède une. Une autre signification naîtrait ainsi miraculeusement.

V. Ramaswamy a sélectionné les histoires les plus *reader-friendly*, les a traduites, puis réunies pour les publier en recueil. Merci à son dévouement ! Je tiens à préciser aux lecteurs de ce livre que les écrits qui m'ont valu d'être considéré comme un auteur controversé et anticonformiste, comme quelqu'un qu'évitent les institutions, sont totalement absents ici. Il ne contient pas d'« anti-histoires » écrites durant une certaine période de ma vie, et je suis persuadé qu'il ne s'y trouve aucune trace de l'épuisante mais inépuisable errance de ma prolifique plume, du « *samizdat* » au « *magnitizdat* » via le « *tamizdat* », et du « bleu de travail » au « degré zéro » en passant par l'« aléatoire ».

J'ai un jour écrit : « Plus le mouvement naxalite<sup>2</sup> du Bengale-Occidental devient sanglant, plus le visage de Vidyasagar<sup>3</sup> est défiguré, et plus les trottoirs de Kolkata sont infestés de magazines pornos. » Pendant cette période de mon existence, je me suis porté volontaire pour enseigner dans une école située à proximité de la ville, Sonagachi, qui était en même temps l'un des repères des naxalites. J'ai pu y observer, au plus près, femmes et enfants. J'ignore si l'impact que cela a eu sur moi se reflète dans ces nouvelles.

---

<sup>1</sup> Le titre de cette préface à l'édition anglaise renvoie à l'œuvre de Beckett (*Sans et Watt*) dont Subimal Misra est un grand admirateur (note du traducteur, comme toutes celles qui suivent).

<sup>2</sup> Mouvement révolutionnaire maoïste en conflit armé avec l'État, fondé par de jeunes intellectuels bengalis dans les années 1970, qui subsiste encore aujourd'hui.

<sup>3</sup> Philosophe, éducateur, réformateur bengali qui fut notamment influent dans le passage d'une loi autorisant le remariage des veuves à l'époque du colonialisme britannique.

Au cours des quarante-deux ans de ma vie de plume, je ne me suis pas autorisé à publier ne serait-ce qu'une simple lettre dans un journal ou une revue quelconque. Je me suis toujours tenu à distance de toutes les sortes de propagandes médiatiques (telles que programmes de télévision, émissions radiophoniques, etc.), célébrations honorifiques ou remises de prix (en tant qu'invité ou non). De leur côté, les gens en place ont fait preuve de la même allergie à mon endroit, ne prenant jamais le risque de chroniquer un seul de mes livres tout au long de ma vie d'écrivain. Ils ne font même pas mention de mon nom dans leurs journaux. Je n'existe en tant qu'auteur que pour les petits magazines bengalis. Au sens le plus élémentaire du terme, ces magazines à faible tirage en langue bengalie (il en existe près de 2 200) constituent parallèlement à l'establishment, un courant littéraire publiant les écrits d'auteurs, en conservant intacte leur liberté et en honorant leur individualité. Tout ce qui s'écrit en dehors des sentiers battus en langue bengalie est principalement publié par ces petits magazines, mais le nombre de ceux qui sont dotés d'une identité distinctive se réduit aujourd'hui presque à zéro. Et même dans ce domaine, je me trouve un peu en porte-à-faux : je ne suis pas un écrivain parallèle à l'establishment ; mon écriture serait plutôt anti-establishment par réaction. J'ai envie d'écrire, j'ai écrit et je continue d'écrire des textes que, même les petits magazines refusent de publier, et que les gens en place n'oseraient même pas toucher. J'ai très clairement exprimé noir sur blanc que je crains la venue du succès ; s'il devait advenir de mon vivant, je penserais que ce que j'ai produit n'avait rien de très novateur.

Les histoires réunies ici ne sont rien d'autre que des échantillons de mes débuts dans la pratique littéraire. Le lecteur ne leur rendra justice que s'il les considère comme un simple escalier, menant aux autres étages de mon écriture.

Subimal Misra  
Février 2010

## Misra sur Misra

### *Utilisation du montage*

Dans *Golden Gandhi*, j'ai tenté de dépasser à la fois la forme narrative et la forme documentaire. Employant la méthode du *cut-up* de Burroughs, j'ai cherché une troisième forme nouvelle susceptible de transporter dans l'écriture le langage du cinéma, en particulier la technique du montage. Il en est résulté quelque chose de neuf dans le contexte de la langue bengalie et peut-être aussi dans la littérature anglophone. *Golden Gandhi* peut être considérée comme une nouvelle appartenant au réalisme magique.

Prenons un exemple dans le cinéma néo-réaliste. Dans *Le Voleur de bicyclette*, il y a une scène où des pauvres, père et fils, sont en train de manger tandis qu'à côté d'eux se régalaient deux personnes aisées ; le petit garçon les fixe. Ces deux éléments contradictoires, au sein de la même scène, produisent une troisième dimension. Ce n'est pas exprimé, pas manifesté, mais éphémère. L'observateur ou le lecteur est partie prenante du processus.



## *Façon de dire*

J'ai aussi écrit sur des sujets et thèmes particuliers où la façon de dire constitue le dire. Je ne crois pas à l'existence de quelque chose comme la « réalité ». La « réalité socialiste » n'a pas échappé aux critiques. Dans une histoire récente, *Mati Norey (Les Tremblements de terre, 2005)*, tout en évoquant ma jeunesse, je me confronte à un lutteur. C'est une allusion à un célèbre écrivain populaire. Je lutte. Je ne sais pas si je l'emporte ou si je suis battu. Le sol sous mes pieds tremble.

## *Contre le commercial*

En tant qu'écrivain j'ai toujours été contre la littérature commerciale, qui permet au lecteur d'avalier sans effort ce qui est écrit. Je n'ai jamais écrit dans cette perspective.

Après plus de quarante années d'écriture, je ne me suis toujours pas laissé aller à publier le moindre mot dans des publications commerciales – celles qui procurent reconnaissance et argent – même après avoir été convié à y participer. S'ils publiaient mon travail, cela ne pourrait se faire sans compromis. Lorsque je reçois des invitations à écrire de la part de l'establishment et de petits magazines, je fais toujours le choix de ces derniers. Si des écrivains en vogue écrivent pour un petit magazine, je cesse ma collaboration avec lui. De même n'ai-je pas autorisé l'adaptation de mes histoires pour le théâtre commercial. Les petits magazines ont une diffusion limitée. Ils ne sont pas en mesure de payer les écrivains. Donc écrire ne m'a jamais rien rapporté financièrement.

## *L'édition en bengali*

De nos jours, aucun écrit sérieux en bengali ne peut atteindre la popularité. Il n'existe pas au Bengale d'éditeur à même de publier mon travail.

Par exemple, je n'arrive pas à faire comprendre que je tente de communiquer par les lettres elles-mêmes. Il n'y a pratiquement aucune presse à Kolkata disposée à effectuer le travail typographique que je souhaite.

Mais j'écris, alors que faire ? Dans un tel contexte, je n'ai pas d'autre choix que l'autoédition. Seulement, je n'en ai pas les moyens. Je ne suis qu'un humble professeur des écoles. Par principe, je ne donne pas de cours particuliers. Par conséquent, la seule façon de mettre un peu d'argent de côté consiste à faire des économies.

## *Livres vs marchandises*

Il n'existe pas de moyens de promotion pour quelqu'un dans ma situation. Quelques petits magazines contiennent des publicités pour mes livres, mais les lecteurs sont peu nombreux, je le sais, et je m'efforce de les atteindre. La plupart découvrent mes livres par eux-mêmes. Ils vivent dans des régions rurales. Ils m'écrivent ou me téléphonent pour me demander de leur adresser

mes ouvrages par la poste. Je suis présent à la Foire du livre de Kolkata depuis sa première édition. J'y rencontre mes lecteurs. J'aime leur parler ; j'ai plus d'empathie avec eux qu'avec la faune « cultivée » de Kolkata, je suis conscient de leurs modestes conditions de vie et donc prêt à laisser un livre pour une roupie.

Beaucoup de ventes de déroulent à la Foire. Quand un acquéreur met le livre dans son sac en disant : « Maintenant, plus aucun autre livre n'entrera dans ce sac », je suis récompensé. C'est en procédant ainsi que j'ai pu préserver ma qualité d'écrivain.

### *Anti-establishment*

Être anti-establishment n'est pas une fin en soi, mais une question – sérieuse – qui ouvre sur de nouveaux espaces, actions ou conceptions, quotidiennement. L'anti-establishment n'a pas un caractère passif, il pratique un antagonisme actif. Les slogans et les mots ne sont d'aucune utilité. Nos vies et la société sont totalement dominées par l'establishment et un écrivain qui s'y oppose ne peut pas rester assis et immobile face à ses diverses formes – la famille, la religion, le mariage, l'État, les partis, les relations humaines établies et les codes de conduite malsains. Il est un homme « nouveau » qui se refuse à accepter tout conditionnement, toujours « ouvert » aux réalités et aux idées nouvelles.

Un homme anti-establishment est doté d'une mentalité nouvelle, ou, comme l'a dit Herbert Marcuse, d'une « nouvelle sensibilité ». Chez moi, ce n'est pas affaire de slogans attirants, le tempo de cette attitude a pénétré mon sang.

Le combat est désespéré car le combattant est également partie prenante de la société.

De la même façon, je m'élève contre les pseudos littérature et culture prolétariennes, qui ne sont rien d'autre qu'une mauvaise interprétation – délibérée peut-être – d'idées.

L'expression anti-establishment est devenue galvaudée, son tranchant s'est émoussé à force d'avoir été trop utilisé. Par centaines, les anti-establishment rêvent de renverser l'establishment, mais ce dernier – en d'autres termes, le pouvoir – coopte aisément une telle « opposition ». D'un autre côté, la nature de l'establishment est tellement multiforme qu'il se transforme selon l'époque. Le monde entier a été transformé en une civilisation du marché, où tout est soumis à la loi de l'offre et de la demande, toutes les relations humaines, et jusqu'à la notion d'anti-establishment. Je ne suis pas un produit anti-establishment. Il ne me reste donc plus qu'à devenir un anti-anti-establishment.

### *L'homme d'abord*

Pour moi, « l'homme » est au premier plan et au-dessus de tout. Je n'emploie pas « homme » au sens où il est employé par les entrepreneurs politiques de tous bords, et par la classe moyenne satisfaite d'elle-même, confortablement à l'abri dans leurs maisons.

C'est devenu un lieu commun pour les écrivains d'exprimer leur préoccupation et de l'empathie pour les laissés-pour-compte. Cela fait dorénavant partie de l'establishment et doit être combattu. Exprimer un anti-humanisme devient un moyen de défier les attitudes anti-humanitaires professées par l'establishment.

Je crois en l'usage d'une forme de « violence planifiée », telle que l'a employée Truffaut, avec toutes ses implications.

Pour moi, seul ce qui est créé par l'homme est esthétique. Le jugement de Marx : « Rien de ce qui est humain ne m'est étranger », m'est très cher.

La réalité – crue et abominable – voici ce que je veux projeter. À mes yeux, la réalité n'est pas un moment fixe d'un présent immuable, elle est une situation dialectique entre le passé et le futur.

En littérature, il n'y a ni stade ultime ni absolu. Il faudra que je tente de traverser y compris le moment postmoderne. Si je n'y parviens pas, alors tout ce que j'ai écrit devra être détruit, jeté à la poubelle. Je me dresse contre moi-même, contre toutes mes créations. Je rejette tout, moi compris, et donc j'interroge. Je déteste la stagnation de la pensée, des idées et des croyances. Il existe de vastes possibilités devant nous, de nouveaux horizons, de nouvelles compréhensions... L'homme ne peut pas s'arrêter, l'homme ne peut pas se contenter de remâcher des mythes, une seule alternative s'offre à lui : avancer ou périr.

Selon moi, la littérature ne peut pas se fonder uniquement sur la situation, l'intrigue, le personnage ou le thème. La créativité est en apparence chaotique, impatiente, détachée et souvent dénuée de but ou de solution définis. Affection, désir, haine, compassion, brutalité, amour, humanisme, tout se mêle et joue un rôle dans le processus créateur, à la fois subjectif et objectif, civilisé et insufflé de libido.

Ce qui me pousse essentiellement à écrire est ma curiosité à l'égard des complexités de l'existence. À travers mes écrits, je veux découvrir en quoi consiste la vie, ce qui se trouve derrière tel ou tel mouvement ou action.

Mon questionnement sur l'existence et ses possibles, ses modes et combinaisons variés, m'aide. La connaissance la plus élevée ne se manifeste que par l'entremise d'un contact direct avec la vie.

L'humanité opprimée est au cœur de mon écriture. Voir la partie la plus misérable de l'humanité ne serait-ce que résister un peu aux malheurs de l'existence me stimule. La politique politicienne n'a pas sa place dans mon écriture. S'il s'y rencontre quelque chose de politique, cela ne peut provenir que de l'attitude des masses. Je n'écris pas sous l'effet de mon imagination. Je collecte des éléments autour de moi, à partir de l'ordre social complexe dans lequel nous vivons.

## *La mentalité de la classe moyenne*

Je déteste la façon de penser de la classe moyenne, la pensée qui perçoit le sang en regardant le rouge sur les lèvres de l'épouse. J'éprouve de l'humiliation à être dans la lignée de littérateurs tels que Rabindranath Tagore.

Que les gens voient la réalité que je décris. Qu'ils voient eux-mêmes leur propre situation et frémissent, qu'ils se penchent sur l'hypocrisie de leur situation sociale. Le renversement commence lorsque les gens développent leur capacité de penser, pas simplement en se saisissant du pouvoir politique. Je veux les mener à un niveau de prise de conscience où ils deviennent les agents de destruction de leur propre situation. Jusqu'ici, le processus éditorial a pris une forme qui me paraît extrêmement pleurnicharde, sentimentale, bêtante. Je veux poignarder avec ma plume et il me faut chercher mon propre style de poignardage. Je ne me préoccupe pas de savoir si cela prendra telle forme littéraire ou telle autre.

Une littérature engagée n'est pas seulement une littérature de conscience de classe mais plus que cela : une littérature de haine de classe. En la lisant, le sang devrait se glacer dans le cœur des bourgeois. Pas question qu'elle soit plaisante, mais destructrice – les moments créatifs étant produits par cette explosion destructrice. Nous ne devrions pas nous montrer optimistes quant au caractère évident du chemin à suivre. Nous devons faire éclater les pustules syphilitiques de cette civilisation de contrefaçon divisée en classes, jusqu'à la libération. En lisant une telle littérature, les gens pourront décider par eux-mêmes de la voie à suivre. Car cette imagination est nécessaire. C'est elle qui lie les gens à la littérature. La littérature de gauche que nous attendons est une littérature imaginative qui irradie les lecteurs de haine de classe.

La révolution ne sonne pas creux, elle est un processus créatif. De même qu'il faut que les bruits de pas de la lutte des classes résonnent dans la littérature, celle-ci doit être créative. Incapables que nous sommes de réunir ces deux aspects, notre écriture soi-disant révolutionnaire devient infirme.

L'existence même de la classe moyenne éduquée repose sur la pauvreté et le manque d'éducation des gens ordinaires. La classe moyenne rêve de la juteuse consommation bourgeoise. Elle fait semblant d'adhérer au communisme, alors que, dans les faits, elle retire du plaisir à se considérer au-dessus de la classe travailleuse.

Ces individus à moitié-éduqués, ces pseudo-sages doivent être mis à nu – par exemple quand ils discutent âprement le tarif d'un conducteur de rickshaw à pédales ou marchandent avec un cordonnier dans la rue.

Les valeurs de la classe moyenne constituent l'obstacle majeur au changement social. Nous pratiquons le marxisme tout en conservant ce système de valeurs ; en conséquence, un leader syndical ne peut s'abstenir de se rendre au temple de Kalighat pour y offrir des prières avant une manifestation de protestation, ni un scientifique s'empêcher d'être un disciple du gourou Saï Baba. Je veux m'attaquer à ce système de valeurs, je veux déchirer leurs peaux de rhinocéros. Il me faut donc faire appel à une langue extrêmement agressive. Je ne réfléchis pas au bonheur de l'expression, auquel je ne crois d'ailleurs pas. Je me préoccupe de savoir si je peux atteindre mon

objectif par le langage. Je veux agresser de telle manière que nous, la classe moyenne, constatant notre situation, commençons à détruire le tas de débris qu'est notre système social. L'étape suivante est bien évidemment envisagée, mais je serais ravi d'avoir porté les premiers coups. C'est pourquoi je n'ai pas à « inventer » une théorie marxiste en plaçant clairement la possibilité d'une transformation sociale au terme de l'activité d'écriture. Si la destruction ultime est montrée, la construction désirée devient parfaitement claire.

### *Gandhi*

Je ne fais pas de fixation sur Gandhi. Il apparaît dans le titre de mon premier recueil d'histoires. L'âne blanc dans *L'Arbre à argent* symbolise Gandhi en termes de pureté autant qu'en tant que témérité bornée. Seul un âne peut faire tout ce que Gandhi a fait pour ses concitoyens.

### *À propos du sexe*

J'essaie d'écarter le sexe du domaine du simple plaisir sensoriel et l'utilise plutôt pour exposer le caractère honteux de la moralité moyenne-bourgeoise. La relation la plus sacrée entre l'homme et la femme a été ramenée à une vulgaire marchandise. Dans mes plus récents écrits en particulier, je me lamente à ce sujet, je pleure.

### *Mes histoires*

Pour comprendre mes histoires, il faut aller au-delà de la langue bengalie. De la même façon que pour comprendre Joyce, il faut oublier la langue anglaise.

### *L'écrivain idéal*

Mon écrivain idéal n'est autre que Subimal Misra. J'aime aussi lire Joyce, *Finnegan's Wake* en particulier, Kafka, Proust et Sade.

### *Récompenses*

Je ne crois pas aux prix littéraires. La réplique de Sartre me paraît tout à fait importante à ce sujet. Refusant le prix Nobel, il a précisé qu'il aurait aussi bien refusé le prix Staline. Cette déclaration a eu une grande influence sur moi, car je commençais alors à écrire. L'idée de la pratique vivante d'un écrivain, opposé au système et l'attaquant.